

confiance de tout ce qui s'est passé entre vous, pour m'expliquer votre résolution de ne pas l'épouser.

—Ah ! j'en suis désolée. Ainsi vous savez... Et vous, du moins, ma tante, vous croyez à mes paroles ?

—J'y crois, parce que je ne suis pas, comme lui, aveuglée par une folle jalousie et qu'elles m'expliquent bien des choses qui m'avaient longtemps paru inexplicables. J'y crois, Germaine, parce que j'ai en vous la confiance la plus absolue.

—Et vous me pardonnez ?

—Je me mets à genoux devant vous, ma courageuse enfant, et pourtant...

—Et pourtant vous me blâmez ?

—Eh bien, oui, je vous blâme, car ce que vous avez fait, vous n'aviez pas le droit de le faire. A nul et pour quelle cause que ce puisse être, il n'est permis de manquer à la vérité. La vérité, c'est ce qui est ; donc c'est la volonté divine. Il faut nous garder d'y toucher ; tout mensonge cherche à faire dévier les desseins éternels ; il s'y trouve toujours un manque d'obéissance, un défaut de résignation. Vous avez commis une faute généreuse, sublime peut-être, mais une faute cependant.

—Que pouvais-je faire ?

—Vous pouviez refuser de dire ce qui n'était pas. Il serait alors arrivé ce qu'il aurait pu. Albert, sans doute, m'eût consultée ; je serais parvenue probablement à lui inspirer de plus sages pensées ; je lui aurais montré qu'il était de son devoir de tenir ses engagements vis-à-vis de vous, engagements aussi sacrés que si le mariage vous avait unis déjà. Il vous aurait épousée, et alors, ah ! croyez-le, forte de vos droits, forte de votre affection, combattant la bonne cause, votre conquête était assurée ; vous auriez pris facilement votre place dans son cœur. Votre amour se fût vite emparé du sien, il vous